

Quelques problèmes de grammaire corse

ANTOINE CULIOLI
(Paris)

Le présent article s'efforce de rassembler, à propos de quelques questions qui pourront apparaître hétéroclites, mais qui ont pour trait commun d'avoir été délaissées, un certain nombre d'observations précises et détaillées portant sur le corse contemporain quotidien, tel qu'il est parlé dans l'extrême Sud (essentiellement les «plages» de Sotta [Sota], Fígari, Monacia [Munacia], Pianottoli-Caldarellu [Pianóttuli-Caldareddu], et les «montagnes» de Serra di Scopamena (en corse, A Sarra), Aullène (corse: Auddè), Sorbollano (corse: Surbuddà), Lévie (corse: Livía), San Gavin' di Cárbinì, Quenza, Zerubia (corse: Zirubia, [Tsirúbja]). Le col de la Vaccia et la montagne de l'Incúdine (corse: Alcúдина) en forment la limite septentrionale; à l'Est, on trouve Porto-Vecchio (corse: Porti-Vechju) et Sainte-Lucie; à l'Ouest, le col de Saint-Eustache et Sainte Lucie de Tallano (corse: Tallà).

Ce parler, dit de l'Alta Rocca (par référence aux «montagnes») est proche du sartenais, et, de façon générale, des parlers de l'Au-Delà-des-Monts (parlers *pumuntinchi*, adjectif dérivé de *Pumonti*, que l'on traduit en français par Au-Delà-des-Monts et qui désigne les terres au Sud et à l'Ouest de l'arête montagneuse centrale). Bien plus, si l'on met à part le bonifacien, il existe un ensemble de traits communs à tous les parlers corses, qui permet, par delà les inévitables variations locales et régionales, d'identifier et de distinguer une langue corse à l'intérieur de la Romania italique. Il reste que le parler de l'Alta Rocca est homogène et spécifique, tant par sa phonologie que par sa morpho-syntaxe et son lexique. Or, l'Alta Rocca est une région assez peu peuplée, qui a longtemps pesé d'un faible poids culturel et économique: aussi bien, ce parler est-il moins représenté dans la littérature que d'autres parlers plus prestigieux, et il n'a fait l'objet d'aucune étude systématique, mis à part quelques articles de valeur dont on trouvera la référence chez M. Giacomo-Marcellesi¹. Je n'avais donc,

¹ Voir *Bibliographie*. La contribution de M. Giacomo-Marcellesi est une excellente synthèse, à la fois précise et claire.

parmi les sujets à traiter, que l'embarras du choix; le lecteur regrettera sans doute que certains des phénomènes décrits n'aient pas de portée générale et que d'autres points, d'une indéniable importance théorique, ne soient pas situés à l'intérieur d'une problématique plus ample. Cette démarche est délibérée: il n'existe pas de petites observations en linguistique, et ce sont souvent des faits en apparence mineurs, voire inaperçus, qui se révèlent dirimants. En outre, une analyse théorique sérieuse supposerait un appareil métalinguistique assez lourd qu'il ne paraissait pas opportun d'introduire dans cet article descriptif.

Ayant choisi de décrire la langue orale, j'aurais pu adopter, d'emblée, une notation conforme aux règles de transcription scientifique: j'ai préféré utiliser l'orthographe courante du corse, quitte à donner, dans certains cas difficiles, la transcription phonétique². Je note *dd* la cérébrale /*ɖɖ*/, caractéristique de l'extrême Sud, sans la distinguer du /*dd*/ non cérébral du sartenais. Il peut être utile d'ajouter que, décrivant mon propre parler, les observations présentées ici ne sont ni de seconde main, ni idiolectale au sens individuel du terme: je me suis efforcé de vérifier tous mes exemples et de ne pas m'écarter de la langue quotidienne, acceptée de tous.

1. Sur un schéma de reprise:

il existe en corse plusieurs procédés de reprise, avec thématization et identification. Ainsi, l'on aura: *nera, è* «noire, elle l'est»; ou encore: *scritta, l'aghju* «écrite, je l'ai», ou enfin: *ci sò i lettari? — Lettari un ci n'è.* «est-ce qu'il y a des lettres? — Des lettres, il n'y en a pas». (On ne confondra pas ces procédés avec la reprise en écho, qui fournit une assertion renforcée: *l'aghju scritta, l'aghju*, litt. «je l'ai écrite, je l'ai»). Il reste une tournure, au demeurant fort banale, mais qui soulève un intéressant problème morphologique: on pose un terme (en l'occurrence, un verbe) à l'infinitif, puis on reprend le verbe à une forme finie, par ex.: *manghjà, manghja* «(pour) manger, il mange», que la signification ainsi produite soit «en tout cas, (pour) manger, il mange» soit le haut degré «c'est un bon mangeur».

Or, il existe en corse du Sud quatre groupes de verbes, dont trois ont un infinitif à finale tonique, tandis que le 4e groupe possède un infinitif à finale atone:

1. -à: *manghjà* «manger», à côté de *cantà* «chanter», *culpà* «atteindre», etcetera.

² Quitte à alourdir les graphies, j'ai multiplié les signes diacritiques, même là où ils ne sont guère employés. J'ai noté par des crochets carrés les transcriptions, qu'elles soient phonétiques ou phonologiques. A l'intérieur des mots, j'ai toujours employé l'accent aigu.

2. *-é (fermé)*: *avé* «avoir», *duvé* «devoir», *pudé* «pouvoir», *sapé* «savoir», *vulé* «vouloir», outre *paré* «paraître, sembler», dont l'infinitif est rare, sauf dans son emploi substantivé, *u me paré* «mon avis».

3. *-ì*: *diminù* «diminuer», *finì* «finir», *intrì* «entrer» (à côté de *entra*, avec accent sur la pénultième), (*cum/s*)*parì* «(ap-/dis-)paraître», *scì* «sortir» (à côté de *escia*, avec accent sur la pénultième), etc.

4. *-a*: *essa* «être»; *apra* «ouvrir», *copra* «couvrir», *parta* «partir», *scriva* «écrire», *veda* «voir», *vena* «venir», *vesta* «habiller», etc. Le *-a* atone du groupe 4 est, dans d'autres parlars, *-e*. Or, dans le parler de l'Alta Rocca, le système vocalique se réduit, en position atone, à /i/, /u/, /a/: ainsi, le pluriel des féminins en *-a* est *-i* et non point *-e*: *i vacchi bianchi*, et non *e vacche bianche*; de même *u pani* «le pain» est l'équivalent méridional de *u pane*. A l'infinitif, le *-e* atone et ouvert s'est relâché en *-a*, d'aperture maximale, quelle que soit la forme étymologique du verbe (avec, parfois, des flottements révélateurs: ainsi, *veda* a deux formes de 2e pers. plur. à l'indicatif présent: *viditi*, comme *scriviti* et *videti* (avec *e* fermé), comme *pudeti*, *vuleti*). Mais lorsqu'on thématise un infinitif en *-a*, on reconstitue, sous la pression du schéma *infinitif à finale tonique + forme finie* (c'est-à-dire ce qu'on trouve pour les 3 premiers groupes), une forme tonique en *-i*, d'où: *vidì*, *vidi* «voir, il voit», *scrivì*, *scrivi* «écrire, il écrit», etc. Il n'existe qu'une exception à cette variation: le verbe *essa* «être» ne comporte pas de forme en *-i* (on a donc: *éssaci*, *c'è* «y être, il y est»). On peut aussi signaler une variation exceptionnelle pour le verbe *cunoscìa* «connaître», dont la variante en *-ì* est *cuniscì* (et non **cunusci*) comme *cunisciutu* «connu», *cuniscenza* «connaissance», *cuniscimu* «nous connaissons», etc.

Cette variante ne se trouve que dans ce schéma et ne saurait être rapprochée d'aucune variation équivalente. Bien plus, si l'on considère d'autres schémas de reprise, on voit aisément qu'ils sont strictement incomparables: *curri chi ti curri* «à force de courir», équivalent de *a pettu di curra*, est à la 3e personne du singulier, comme dans *manghja chi ti manghja*, et de façon générale dans ces expressions (*fà a manghja manghja* «beaucoup manger», *tocc' e nun tocca* «tiré à quatre épingles», *fà u pass' e veni* «faire la navette, aller et venir», *fà u codd' e fala* «passer son temps à monter et descendre», *fà u compr' e vendi* «être marchand»). Quant à *fà e fà* «à force de faire», expression unique et improductive, il ne permet aucun rapprochement.

2. *Le futur périphrastique:*

il existe deux formes de futur, toutes deux comportant le verbe /avoir/: d'un côté, *manghja-* donne *manghjar + aghju*, comme *vena-* donne *vinar + aghju*; de l'autre, une forme périphrastique composée du verbe *avé* (formes

pleines ou contractes) + une préposition (*a* ou *da*) + infinitif. La valeur de la première forme est celle du futur italien; la forme périphrastique marque, elle, un engagement subjectif, qu'il s'agisse d'intention, de plan d'action, de rejet, ou de jugement de certitude (subjective), ou encore de mise en garde, à propos d'un événement envisagé. Pour être expéditif, on dira qu'elle correspond à certains emplois de fr. *aller* ou *devoir*.

Voici le paradigme de la forme affirmative, à l'indicatif présent:

<i>aghj'a scriva</i>	<i>em'a scriva</i>
<i>ha da scriva</i> [ada]	<i>et'a scriva</i>
<i>ha da scriva</i> [adda]	<i>han'a scriva</i>

Les faits sont clairs: d'un côté, une forme du verbe *avé*, réduite à une syllabe soit par élision soit par contraction soit par élision et contraction (*aghju* → *aghj'*; *hani* → *han'*; *avemu* → *emu* → *em'*; *aveti* → *eti* [eti] → *et'*); d'un autre côté, on voit que les prépositions *a* et *da* se distribuent de façon à toujours obtenir une suite VCV (*a* + dj, a; a, d + a; etc.). Cependant le détail morphophonologique appelle quelques explications supplémentaires.

Considérons d'abord la 2e pers. du singulier par rapport à la 3e. *Ha* (2e pers.) est issu de *hai* avec chute du *-i* en position finale (on trouve de même *assà* (assai), *no* ([o]; noi), *vo* ([o]; voi), *se* ([e]; «tu es»: sei), etc., et *ma* (mai) dans *ma ch'idda sia* «pourvu que cela ne se produise pas», c'est-à-dire *mai ch'ella sia*). Or, la trace de cette finale atone s'est conservée dans les phénomènes de lénition: rappelons que, à l'initiale absolue, après une pause, ou après une voyelle tonique, un phonème consonantique est représenté par le membre fort, ou non voisé, ou occlusif, de la corrélation, alors qu'après une voyelle atone, on aura une réalisation douce, ou voisée, ou spirante, selon les cas. Il existe quelques séquences délicates à interpréter: ainsi, les pronoms clitiques (par ex., *u*, *a*, *i*, en position proclitique) sont atones (*a sò* «je le sais» [azɔ], de même que *si sa* «on le sait» [siza]), mais dans la séquence *u/a/i* + *si*, on trouve toujours la non-voisée [usi], [asi], [isi], par ex. *u si mett(i) in capu* «il/elle se le met sur la tête». On distinguera de même des prépositions atone (*di*, *da* par ex.) et des prépositions toniques (*a*). Il faut enfin, dans de nombreux cas, remonter à une forme comportant une voyelle atone: c'est peut-être ainsi que l'on expliquera: (*in*)*dù sé?* «où es-tu?» [(in)dúzé] (en effet, à côté de *indù*, *'ndù*, *'dù*, on trouve *indúa*)³. De même, *so(gu) surtitu* «je suis sorti» s'oppose à *sò surtiti* «ils/elles sont sorti(e)s»: d'un côté, on a [sozurtítu], de l'autre [sosurtítu].

On comprend donc aisément pourquoi l'on a *ha sigatu u to fenu* [a zigátu u to vénu] «tu as/as-tu coupé ton foin», mais *ha sigatu u so fenu* [a sigatu u zo vénu] «il a coupé son foin» (une notation plus précise marquerait par une gémisée le caractère fort de la non-voisée [a ssigatu]).

³ Sur ce point, voir plus loin.

D'où aussi l'opposition *ha da vena* [ada] «tu vas venir» / *ha da vena* [adda] «il/elle va venir».

Considérons maintenant la séquence *prép.* + *infinitif*. Après *da*, on trouve de façon régulière le membre faible de la corrélation: *ha da suminà* [addazuminá] «il va semer»; mais après *a*, on trouve également une réalisation faible, alors que *a* est, par ailleurs, tonique: ainsi, *em'a suminà* [emazuminá] «nous allons semer» s'oppose à *em'à suminà* [émasuminá] «il nous faut semer»; on trouve de même (*un*) *agh'anc'a suminà* [(un) adjankasuminá]. Il est clair que dans ces deux derniers exemples, il existe une jointure entre l'auxiliaire et le groupe *prép.* + *infinitif*: on peut, en effet, soit marquer une pause, soit employer la forme non contracte ou non élidée, soit enfin insérer certains termes (*ancu*, par ex., dans (*un*) *agh'anc'a suminà* «je n'ai pas encore semé, il me reste à semer», où je signale, en passant, que l'on peut employer soit la tournure positive, sans *un*, soit la tournure négative, qui est en train d'évincer la première. Quant à l'auxiliaire, il est respectivement *essa* avec un intransitif ou un réfléchi, *avé* avec un transitif. Outre *ancu*, on peut aussi insérer *che*, dans *un aveti che a suminà* «vous n'avez qu'à semer»). Je donne, pour compléter le tableau, un exemple où l'on a, d'un côté, une occlusive (ici, [dj]) et de l'autre une spirante (ici, [j]): *agh'a ghjittà i búchjuli* se traduira par «je vais jeter les épiluchures» lorsqu'on prononce [jittá] ([adja jittá i bútjuli]), et par «j'ai à jeter...», lorsqu'on prononce [djittá] ([adj a djittá]...).

Si nous passons, maintenant, de l'indicatif présent affirmatif aux formes du présent négatif, de l'imparfait, du futur, on constate l'exclusion de *a* au profit de *da*:

présent négatif: la forme en *a* peut être employée avec la négation simple *un agh'ja muntanà* «je ne vais pas aller à la montagne» mais, avec la négation *un... micca*, *un... più*, on emploiera *da* (je ne discuterai pas ici de l'emploi des négations, simple d'un côté, discontinue de l'autre). La forme de l'auxiliaire sera soit la forme pleine, soit la forme contracte, soit encore le groupe *auxiliaire* + *a*; on a donc: *un aghju micca da muntanà*, à côté de *un aghja micca da muntanà*; *un ha micca da muntanà*; *un avemu/emu/ema micca...*; *un aveti/eti/eta micca...*; *un hani/hana micca...* Ces fluctuations sont d'ordre socio-linguistiques: souci d'employer la forme pleine pour marquer l'insistance, façons de parler familiales ou locales. Elles ne sont pas perçues et ne sont pas un motif de raillerie, ou ressenties comme allogènes.

imparfait: il est formé de l'imparfait du verbe *avé* + *da* + *inf.*: *avii da scriva* «tu allais/devais nous écrire». Dans les formes quadrisyllabiques accentuées sur l'antépénultième, il tend à se constituer des formes trisyllabiques: ainsi, *avíamu* [awíamu] devient [ájamu] *avíati* [awíati] devient [ájati] et *avíani* [awíani] devient [ájani]. Ainsi, *dopu, áiani da dì* (...) «après, ils allaient dire/ils auraient dit...».

futur: je me contenterai de donner deux exemples (comme on peut s'y attendre, le futur y a valeur de supputation): *n'avaremu da riescia?*

«est-ce que nous aboutirons à un résultat?»; *avarà da piova?* «est-ce qu'il va pleuvoir?».

Nous pouvons désormais généraliser à d'autres formes, et c'est, en effet, *da* que nous trouvons avec l'imparfait du subjonctif dans l'exemple suivant: *qual'avarìa pinsatu chi no avìssimu da fà 'ss'affari in cusì pocu tempu*⁴? «qui aurait pensé que nous allions régler cette affaire en si peu de temps?».

Cette description ne serait cependant pas complète si nous ne signalions qu'à la forme positive de l'indicatif présent, il existe, à côté du paradigme courant en *a*, une forme en *da* (*aghju da scriva; emu da...; eti da...; hani da...*) qui peut être employée pour marquer l'attitude de l'énonciateur par rapport à ce qu'il énonce (modalité intersubjective de rejet, interrogation, concession) ou, de façon plus précise, la relation entre l'énonciateur et le co-énonciateur à travers l'opération de production/reconnaissance d'un énoncé. On ne peut que parler de ces phénomènes avec prudence, car ils sont fugaces et variables selon les groupes; en outre, l'intonation et la mimique y jouent un grand rôle. J'ai donc été amené à choisir quelques exemples à la lère personne, parce qu'ils sont particulièrement clairs et que la prosodie n'y joue pas un rôle crucial. Voici tout d'abord deux exemples, où le marqueur *po* [po] souligne la valeur modale: (1) *aghju da scriva po anch'èu* «quand même! je vais écrire moi aussi!» (on marque, peut-être devant une certaine inquiétude ou un certain scepticisme, la ferme intention d'écrire); (2) *emu po da puli a strada pa' l'altri, parchi l'aienti si ridini di no!* «(tu parles si) nous allons nettoyer le chemin pour les autres, pour que les gens se moquent de nous!» (la valeur de rejet, à propos d'un événement envisagé, est évidente).

La particule *po* ([po], différent de [pɔ] «tu peux/il peut») marque une attitude précativie ou dépréciative. Cette valeur apparaît clairement à l'imperatif: à côté de *ià*, qui est neutre (*veni ià qui* «viens un peu ici»), de *puri*, qui marque la permission (*manghja puri* «mange si tu en as envie, tant que tu veux, sans te gêner»), *po* marque la suggestion pressante ou le conseil (à quelqu'un de timide: *pidda po una caspa maiori* «allons! prends une grande grappe!»; ou encore: *un pidda po fica mezi merzi [medzi mertsì]* «ne prends quand même pas des figues à moitié pourries!»). Ajoutons que dans une assertion, *po* marque une relation argumentative entre deux énoncés: ainsi, à *l'aghju sempr'aiutati* «je les ai toujours aidés», un interlocuteur pourra, de son côté, ajouter le commentaire suivant *seti po parenti stretti!* «(ceci se comprend) Vous êtes proches parents!». Mais si le locuteur dit *un li voddu micc'aiutà!* «je ne veux pas les aider», l'interlocuteur pourra, là encore, dire *Seti po parenti stretti!* comme une remontrance devant une relation de conséquence qui devrait exister, mais n'existe pas, entre la parenté et l'aide apportée.

⁴ Je note 'ssu (cf. *quissu*) ce que certains écrivent *su(sa/si)*.

Mais la tournure en *da* se recontre, cela va sans dire, même sans la particule *po*. Ainsi, s'agissant d'un objet lourd que deux personnes doivent déplacer, c'est *da* qui a été employé pour formuler une suggestion par le biais d'une question: *l'emu da piddà 'n pesu?* «nous le soulevons?». L'énoncé *l'em'a piddà 'n pesu* n'est pas impossible, mais, à intonation masquée ou brouillée, est plutôt une affirmation, alors que l'énoncé en *da* a toujours été interprété comme une suggestion.

On voit, en résumé, que la forme périphrastique *avé + a/da* a un statut complexe et assez peu stable: sur le plan morphologique, la préposition tonique *a* est devenue une enclitique atone, d'où un jeu de formes parallèles, pleines, contractes, en *-a* suffixé (*un l'aghja micca*, à côté de *un l'aghju micca*, etc.); sur le plan fonctionnel, l'opposition est claire entre la distribution *a/da* à l'indicatif présent positif et la présence exclusive de *da* aux autres formes du paradigme verbal; mais les valeurs fugaces, de portée pragmatique, qui s'attachent indéniablement à celles des formes en *da* de l'indicatif présent positif, où l'on peut faire commuter, donc opposer, *da* à *a*, viennent compliquer le tableau. En fait, il semble que plusieurs facteurs hétérogènes soient à l'oeuvre: facteurs mécaniques régissant la forme des séquences phoniques à l'indic. présent positif, d'où la distribution complémentaire de *a* et de *da* et le statut unifié (atone) de *a* et *da*; facteurs liés aux opérations énonciatives, qui, d'un côté, donnent à l'indicatif présent positif une position particulière (*positif* s'oppose ici à *négatif*, l'*interrogatif* étant neutre par rapport à cette opposition), et, d'un autre côté, produisent une corrélation (sémantique, pragmatique) entre *a* et *da*: dans cette relation non-symétrique, on voit apparaître le terme *da* aux formes qui ne sont pas l'indicatif présent positif (si l'on excepte les règles mécaniques d'ordre phonique), et, à l'indicatif présent positif, pour donner une valeur modale inter-subjective à l'énoncé.

3. *A propos des exclamatives:*

mon intention n'est pas d'étudier la syntaxe des exclamatives jusque dans ses moindres détails, mais de privilégier un phénomène parmi d'autres. On laissera donc de côté des tours comme *A to tuntia*, litt. «Ta bêtise», c'est-à-dire «Comme tu es bête», ou encore *ha un di 'ssi nasa* «il a un de ces nez» / *tamantu muccichili!* «quel grand museau!» / *chi pinnuli chi tu ha!* «quels cils tu as!» / *scrianzatu chi tu sé!* «mal élevé que tu es!» / *ha cert' occhja!* *Ti tirani di pistola* «il a de ces yeux! Ils te fusillent». Le schéma que je souhaite analyser de façon approfondie correspond au français *Comme tu es bête!*, ce qui se dit, dans le parler considéré, *Comi/ Quanti tù sé tontu!* [Komi ttu sse tontu] ou [Kwanti (...)]. On pourra ajouter la particule *po*, ce qui donne *Quanti* (ou *Comi*) *tù sé po tontu!*, mais ceci ne change rien à l'analyse.

Avant d'aller plus loin, une précaution s'impose: décrire le parler quotidien d'une communauté signifie que l'on opère une distorsion, en n'étudiant que la langue orale des échanges usuels, à l'exclusion de toute forme écrite ou de la langue orale poétique. La langue écrite occulte certains phénomènes soit par hyper-correction (c'est-à-dire, le plus souvent, en reconstituant une *koinè* composite) soit par maladresse graphique; quant à la langue poétique, même orale, elle est souvent marquée par l'influence de cette *koinè* littéraire aux origines multiples, outre les contraintes métriques qui peuvent jouer un rôle contraignant dans le choix de tel ou tel schéma. Aussi me suis-je cantonné dans un domaine volontairement restreint et contrôlable, mais il doit être clair que (1) cette description ne donne qu'un tableau partiel des pratiques socio-linguistiques, (2) les faits, tels qu'ils apparaissent dans le corse de l'Alta Rocca, ne sont peut-être pas spécifiques de ce parler; bien plus, on peut affirmer qu'ils ne le sont pas, mais je n'ai voulu décrire que ce que j'ai été en mesure d'observer.

Le schéma d'exclamative que nous avons choisi d'étudier présente deux caractéristiques intéressantes:

(1) présence obligatoire du pronom sujet, qu'il s'agisse des deux premières personnes (singulier ou pluriel), ou du pronom anaphorique de 3e personne (singulier ou pluriel). Nous parlons ici de *sujet* pour utiliser une terminologie courante et, en l'occurrence, sans danger; il reste qu'une analyse théorique de portée générale se contenterait difficilement d'un terme aussi galvaudé, sans quelques précisions supplémentaires.

Voici quelques exemples simples, à titre d'illustration: *Quanti ghje' so tontu!* [dje zo] ou *Com'e' so tontu!* «Que je suis bête!» (la lère pers. du singulier comporte quatre variantes: *ghjéu, ghje', éu, e'*). *Quant'iddu fuma u to frateddu!*, à moins que ce ne soit *Quanti 'ddu fuma u to frateddu!* «Comme il fume, ton frère!». Il existe une chanson célèbre des années 30 (écrite par Don Pierre de Mari, publiée en 1923 dans *A Muvra*, mais que tout le monde a chantée pendant des années) que je donne dans sa version originale:

U mió figliolu è ghjuntu da Francia
E i linzoli li chjama *les draps*,
E le calzette le chjama *les bas*.
U me figliolu quant'ellu ne sà!

(«Mon fils est arrivé de France / Et les (ici, le mot corse) il les appelle les draps, / Et les (mot corse) il les appelle les bas. / Litt. Mon fils combien il en sait, Comme mon fils est savant»)

Ceci est très exactement ce que l'on trouve en corse du Sud:

U me fiddolu è ghjuntu da Francia / E i linzola i chjama les draps / E i calzetti i chjama les bas / U me fiddolu quant'iddu ni sà!

(2) présence d'un terme marquant le degré, quantitatif (*quanti*) ou qualitatif (*comi*), à finale *-i*, qui s'oppose soit au terme de comparaison, en *e* (*quant'e, com'e*), soit à l'interrogatif en *-u* (*quantu, comu*).

Or, ces deux traits caractérisent les subordonnées; en d'autres termes, le schéma exclamatif considéré a la forme d'une subordonnée.

Le premier point a été fort bien étudié par M. Giacomo-Marcellesi (op. cit., pp. 212-214) et je me contenterai d'apporter certaines précisions que la présentation nécessairement succincte de G-M ne permettait pas. Ainsi, il faut souligner que l'apparition du pronom ne se fait que dans les subordonnées au sens strict du terme (complétives, circonstancielles, interrogatives indirectes, relatives), outre les exclamatives, les souhaits et les malédictions, à l'exclusion des schémas parataxiques introduits par *chi* ou des assertions polémiques. Il ne paraît pas utile de multiplier les exemples, après l'excellente collecte de M. Giacomo-Marcellesi; voici donc quelques souhaits et malédictions, et autres mises en garde: *Fuss'idda puri!* «Si cela pouvait être ainsi!», *Ma'ch'idda sía!* «Pourvu que cela ne se produise pas!», *Vo cómpjiti!* [kómpjiti] «Que vous soyez exterminés!» (on peut aussi avoir *Chi vo cómpjiti!*), (*chi*) *vo un v'imbrúttiti!* «Attention à ne pas vous salir!»⁵. Au contraire, l'on aura de façon régulière: *laca stà chi ci sò i vespi* «laisse, il y a des guêpes», ou encore *un frustà i panni ch'un so lutinosi!* «ne frotte pas le linge, il n'est pas sale». Voici enfin deux exemples de ce que j'ai dénommé assertion polémique: *fussi vinutu!* «il n'avait qu'à venir!», *l'avissi ditta!* «il n'avait qu'à le dire!».

Si l'emploi des pronoms de 1ère et de 2e personne est clair, en revanche, les règles d'apparition du pronom anaphorique soulèvent quelques problèmes intéressants:

(1) il n'existe pas en corse d'article partitif, et l'on trouve donc soit le déterminant *zéro*, soit l'article dit défini qui correspond souvent au partitif de langues comme le français ou l'italien. *C'è a fumaccia rend il y a du brouillard*; à *il y a du vent* correspond *c'è u ventu*. *Il faut acheter de l'huile* se dit *ci vol' a cumprà l'oliu*; *tu veux que je t'achète des cigarettes* se rend par *t'aghj'a cumprà (ou vol' ch'e' ti compri) i sigaretti?* On trouvera de même, pour *il y a des chasseurs qui sont arrivés*, *sò ghjunti uni pochi di cacciadori* (ou *i cacciadori*. Le déterminant *zéro* est impossible). Au français *cette année, il y a des figes*, répond le corse *quist'annu, ci sò i fica*. Ici encore, le déterminant *zéro* est impossible (**ci sò fica* est inacceptable). Mais cet énoncé devient acceptable, si l'on insère une reprise anaphorique ou une négation. Dans ce cas, le prédicat est au singulier, tandis que le substantif (*fica*) reste au pluriel. On obtient donc *ci n'è, fica* qui se traduira selon l'intonation par «il y en a, des figes!» ou «est-ce

⁵ Voici un souhait de Nouvel An: *Bon dì, bon' annu e bon' capu d'annu/ Ch'iddi crescani l'aient' e la robba/ E chidda sía medd' un antr' annu* («Bon jour, bon an et bon début d'an/ Que croissent les gens et les produits/ Et que ce soit mieux l'année prochaine»).

qu'il y a des figues?» L'énoncé *fica, ci n'è* est indubitablement interrogatif, mais il suffit d'introduire une détermination pour que l'énoncé soit affirmatif (*fica, ci n'è quanti tu voli* «des figues, il y en a tant que tu veux») ⁶. A la forme négative, on aura: *un c'è micca fica*.

Construisons maintenant une interrogative indirecte qui contienne la séquence *c'è fica*. Pour des raisons théoriques évidentes, ce qui était un énoncé inacceptable redevient acceptable, mais il faut, puisqu'il s'agit d'une subordonnée, insérer un pronom anaphorique: ce sera le masculin singulier *iddu*. On aura donc, à côté de *Va a veda s'iddi ci sò i fica* («Va voir s'il y a des figues»), un second énoncé *Va a veda s'iddu c'è fica*. De même, selon la dérivation de l'énoncé, on aura, avec un verbe réfléchi à valeur agentive, soit *a sa quand'iddi si coddin'i castagni?* (litt. tu le sais quand se cueillent les châtaignes?) soit *a sa quand'iddu si coddi i castagni?* (litt. tu le sais quand il se cueille les châtaignes?). Avec un verbe tel que *piova* «pleuvoir», on aura donc: *fighjola s'iddu piovi* «regarde s'il pleut».

Ces précisions n'entament en rien la propriété fondamentale que nous avons signalée auparavant: la présence du pronom marque bien une relation du subordination ⁷ (une fois de plus, nous nous contenterons de la terminologie courante); cette apparition du pronom s'explique de façon satisfaisante, si l'on construit une problématique générale des opérations constitutives des relations prédicatives et des énoncés.

Il nous faut maintenant dire quelques mots de l'opposition *comi/comu*, etc. On la trouve, outre *quanti/quantu* et *comi/comu*, avec les marqueurs de temps (*quandi/quandu*) et de lieu (*('n)dundi / ('n)du*). Cette distinction est signalée par M. Ceccaldi dans son *Dictionnaire Corse-Français* (de la pieve d'Evisa) (pp. 112-113; p. 194; pp. 324-325), donc, à propos d'un parler «pumontincu», mais on peut se demander si on ne retrouve pas ce phénomène dans les autres aires, malgré l'absence de telles distinctions dans une bonne partie des textes écrits. Il suffit de lire avec attention les écrits de certains prosateurs, au demeurant très soigneux et épris de correction, pour trouver, à quelques paragraphes de distance, des *-i* et des *-u* qui se succèdent sans raison claire. Il est vrai qu'il s'agit de finales atones, le plus souvent élidées ou réduites.

En corse méridional, l'opposition est claire et stable pour *comu/-i*, *quantu/-i*, *quandu/-i*, mais le jeu des marqueurs de lieu mérite quelques éclaircissements. Au lieu des formes (*in*)*dua/indù/indè* que signale M. Ceccaldi pour le parler de la pieve d'Evisa, on trouve: (1) pour l'interrogatif (direct) *indù'* (et ses variantes '*ndù'*', '*dù'*', où l'apostrophe finale rappelle

⁶ A côté du dét. *zéro*, on peut avoir, dans certains cas, la forme forte de l'article (*lu/la/li*): ainsi, à côté de *n'aveti, cuscinal* («vous en avez, des coussins!») ou *n'aveti, roba!* («vous en avez, des produits!»), on trouve *n'aveti, li cuscina!* ou *n'aveti, la roba!*

⁷ Lorsque le relatif est déjà sujet de la proposition, il n'y a pas de pronom de reprise (*a donna chi era 'n ortu* «la femme qui était dans le jardin», mais *a donna chi tu cunosci* «la femme que tu connais»).

que l'on a affaire à une forme tronquée, dérivée de la forme pleine *indua* (cette dernière est souvent employée pour répéter une question: A. Où (*indù'* ou *'dù'*) est-il allé? B. fournit une réponse inaudible. A. Où ça? (*Indù'* ou *indua*). Avec une préposition, on a *da 'dù'* «d'où, à partir d'où», *di 'dù'* «d'où», *par 'dù'* «par où». On trouve en outre un interrogatif de la direction vague *dundi*, qui correspond à *culandi* «là-bas (direction générale)» et *quindi* [kindi], qui indique aussi une direction, une zone, «de ce côté-la». Ainsi, on dira: *dundi piddeti?* «dans quelle direction allez-vous?» (2) A l'interrogation indirecte, on trouve la forme *dundi*. (3) Quant au pronom relatif, il est soit identique à l'interrogatif direct (*indù'*), soit identique à l'interrogatif indirect (*dundi*), soit un mixte *'ndundi*. On peut, naturellement, se demander si la forme *dundi* n'est pas issue de *'ndundi*, avec chute de la nasale initiale; mais les groupes prépositionnels *da dundi*, *par dundi*, montrent qu'à côté d'une éventuelle forme dénasalisée, il existe bien une forme sans (*i*)n-, c'est-à-dire *dundi*. (4) Les formes en -é sont au nombre de deux: *indé* (*indé no* «chez nous») et *dundé* dans un groupe prépositionnel (*da/di/par dundé no*).

Voici quelques exemples:

a posta di u singhjari indù / 'ndundi / dundi ghje' era («le poste de sanglier (litt. du sanglier) où j'étais»)

a casa indù / 'ndundi / dundi 'ddu staghjia u me babbu («la maison où habitait mon père»)

un c'è casa 'ndundi 'dd'un c'è nient' a fà («il n'existe pas de maison où il n'y a rien à faire»)

eccu u ponti di Francolu 'ndundi 'ddu si laca a naziunali pa' l'imbracamentu chi va a u paesu («voici le pont de Francolu où on quitte la nationale pour l'embranchement qui conduit au village»)

sogu dundi 'ddi sò («je sais où ils sont»)

à la question *di 'dù' sé?* [di du ze], correspond l'interrogation indirecte *dimmi di dundi tù sé* [tu sse]. On aura de même: *mi dumandu par dundi 'ddi sarani passati* («je me demande par où ils ont pu passer»).

Une fois encore, nous constatons que les faits que nous venons de décrire de façon détaillée ne brouillent pas le paradigme fondamental (opposition -u/-i); en d'autres termes, il est confirmé que le schéma exclamatif considéré a bien la forme d'une subordonnée.

Sans nous engager dans une explication au fond, il peut être opportun de fournir, en quelques lignes, l'amorce d'une solution générale⁸. On commencera par noter que la terminologie habituelle (subordonnée/principale) masque la relation complexe de repérage qui se constitue entre deux propositions (c'est-à-dire, en dernier ressort, entre deux relations prédicatives). Pour prendre des exemples simples, on peut montrer que dans *Quand il a plu, je suis rentré*, ou encore, dans *Puisqu'il ne répond pas, c'est qu'il est*

⁸ Pour une discussion plus élaborée, on pourra consulter les deux articles, signalés en Bibliographie, sur les exclamatives d'un côté, sur les valeurs modales, de l'autre.

sorti, le repère par rapport à quoi se constitue l'énoncé est la subordonnée. De même, dans une relative, telle que *La maison où habitait mon père*, on voit que l'on détermine un terme (*une maison*) en le repérant par rapport à une propriété différentielle (dans le cas des relatives restrictives). On peut étendre ces considérations aux interrogatives indirectes, complétives, souhaits, mais il faut admettre que ces quelques phrases rapides ne tiennent pas lieu d'argumentation rigoureuse, ou de démarche raisonnée, formelle et cohérente.

Dans les exclamatives, on produit la valeur dite «du haut degré» grâce à un auto-repérage, c'est-à-dire au repérage circulaire d'un terme par rapport à lui-même. Si nous représentons par Qt le degré, par l'indice O ce qui est du domaine du repère et par l'indice 1 ce qui est du domaine du repéré, si R note l'opérateur de repérage (on se donnera l'orientation: $\langle \text{repéré } R \text{ repère} \rangle$), on obtient, pour l'exemple étudié: ${}_1\langle Qt_1 \langle \text{sé } () \text{ tontu} \rangle_1 R {}_0\langle Qt_0 \langle \text{sé } () \text{ tontu} \rangle_0$, où $() \text{ tontu}$ est un prédicat qui n'a pas de degré défini assigné. On montre aisément que le marqueur régulier de la corrélation $Qt_1 R Qt_0$ est *quant-* ou *com-*; on montrera de même que cette opération de corrélation est un cas particulier d'une opération générale, formelle, dite de parcours, que l'on retrouve aussi, par exemple, dans l'interrogation, les énoncés génériques, etc.: on parcourt la classe des valeurs assignables, sans que l'on s'arrête, ou puisse s'arrêter, à une valeur distinguée dans la classe. Dans le générique, on identifie toute valeur à toute autre valeur; dans la question, on a recours à autrui; dans la corrélation, quel que soit Qt_0 , Qt_1 est identifié à Qt_0 . Le marqueur interrog. est *-u*; *-i* marque le repère, dans la relation non-symétrique de corrélation (*quant-/com-i*). Nous ne discuterons pas des opérations qui entraînent l'apparition du pronom dit sujet, c'est-à-dire, la présence explicite du terme de départ, par rapport auquel s'oriente la relation prédicative. Contentons-nous d'insérer *tu* dans la relation prédicative qui sert de repère: nous obtenons *Quant + i* (ou *Com + i*) + *tu + se tontu*; un peu, comme si l'on disait «Pour ce qui est de, toi, être bête, (tu es bête)», reliant ainsi repérage, thématization et nominalisation.

BIBLIOGRAPHIE

- CECCALDI, Mathieu (1968), *Dictionnaire Corse-Français. Pieve d'Evisa*. Paris.
- CULIOLI, Antoine (1974), «A propos des énoncés exclamatifs». *Langue Française* (22): 6-15.
- CULIOLI Antoine (1978), «Valeurs modales et opérations énonciatives». *Le Français Moderne* (Octobre): 300-317.
- GIACOMO-MARCELLESI, Mathée (1978), «La langue: différenciations micro-régionales et intercompréhension dans l'espace linguistique corse». *Pieve e paesi. Communautés rurales corses*. Paris: 208-244.